

L'anneau de fer se trouvait solidement scollé dans la muraille.

— Nous allons recommencer ici l'épreuve de tout à l'heure., reprit Jacques. Enferme-toi, et dès que j'aurai frappé au mur, pousse des cris de Mélusine ! S'il en résulte une extinction de voix complète, ajouts-t-il en riant, on la soignera...

La seconde expérience fut aussi satisfaisante que la première.

Jacques rejoignit Pascal.

— Il y a nécessairement dans la cuisine des bassins de zinc et des seaux, reprit-il, fais-moi le plaisir de les prendre et de les apporter ici...

Pascal obéit et rapporta deux grands baignoires en zinc et trois seaux.

— Voilà un robinet qui donne de l'eau en abondance, continua le pseudo-Thompson en désignant de la main le robinet de cuivre placé au-dessus d'une large pierre creusée en forme de cuvette, c'est bien... A cette heure, nous allons prendre la suspension du fumoir et l'accrocher à ce piton...

Le piton dont parlait Jacques se trouvait vissé juste au point central du plafond.

Au dessous se dressait sur ses pieds massifs la table de chêne de l'office.

— Quand nous aurons fini, dit Pascal, je pense que tu voudras bien m'expliquer ce que tu comptes faire ici, et quels sont les motifs de tout ce déménagement...

— Je n'aurai rien à t'expliquer... tu verras demain par tes propres yeux... répliqua Jacques. En attendant, viens me donner un coup de main.

Les deux complices montèrent au fumoir, petite pièce très coquettement meublée qu'éclairait le soir une suspension de cuivre à chaînettes et à contre-poids.

Ils la détachèrent et vinrent l'accrocher au piton qu'avait désigné Jacques Lagarde.

— La lampe est-elle prête à allumer ? demanda celui-ci.

— Oui... répondit Pascal après examen. Elle est pleine d'huile et la mèche est neuve...

— Parfait ! Il ne reste plus qu'à aller chercher le paquet resté dans la voiture...

— J'y vais...

Pascal disparut et rentra bientôt portant un paquet auquel une forte toile brune servait d'enveloppe, et que serraient des cordelettes entrecroisées.

VIII

Jacques dénoua les cordelettes, ouvrit la toile et en tira deux vêtements de caoutchouc noir, semblables pour la forme à ceux que revêtent les pêcheurs quand ils vont jeter l'épervier, et se nouant aux poignet, aux chevilles et au cou.

A ces vêtements étaient jointes deux paires de bottes de voyage fourrées, qu'on pouvait mettre sans être obligé d'ôter les chaussures que l'on portait.

Le docteur ouvrit un placard, y plaça les divers objets que nous venons d'énumérer, ensuite il tira de sa poche un petit paquet de bandes de toiles blanches pareille à celles dont les médecins font usage pour les pansements, et un flacon bouché à l'émeri. Bandes et flacons furent posés dans le même placard qu'il referma.

— Remontons... dit-il alors, et ne laissons rien d'ouvert derrière nous...

Les deux hommes regagnèrent le rez-de-chaussée.

Jacques y jeta un dernier coup d'œil, et s'écria d'un ton joyeux :

— Tout va bien !... En route !...

Quelques minutes plus tard les portes du *Petit-Castel* étaient soigneusement closes, et la voiture roulait sur la route de Gravelle à Charenton.

A Charenton, Pascal prit à droite et remonta vers le bois de Vincennes.

Arrivé au milieu du bois il s'arrêta, descendit du siège et jeta un rapide coup d'œil autour de lui.

La route était déserte, l'obscurité profonde, le silence absolu.

Pascal enleva en un tour de main son chapeau, sa perruque, ses favoris postiches, son ample pardessus de livrée et tendit ces divers objets par la portière à Jacques qui les déposa dans le coffre de la voiture ; il eut soin de reformer à clef ce coffre après en avoir tiré un petit chapeau de fantaisie dont se coiffa Pascal. Ayant ainsi repris son apparence habituelle, le jeune homme remonta sur le siège et fouetta le cheval vigoureux qu'il conduisait.

En quelques minutes le coupé, traversant le bois, gagna Saint-Mandé et l'avenue de Vincennes.

A deux heures du matin, le docteur Thompson et son secrétaire, Pascal Rambert, rentraient à l'hôtel de la rue Miromessin, où l'Alsacien mettait le cheval à l'écurie et la voiture sous la remise.

* * *

Malgré la tristesse profonde qu'elle ressentait de quitter le *Petit-Castel*, où elle laissait son cœur à un inconnu, Marthe avait éprouvé un réel plaisir en retrouvant Angèle.

L'ex-marchande à la toilette, suivant avec docilité les instructions, pour ne pas dire les ordres de Jacques et de Pascal, s'était répandue en protestations de sympathie et en caresses de bienvenue pour l'orpheline, dont elle ne pouvait, du reste, s'empêcher de subir le charme.

Elle lui avait remis les clefs de maîtresse de maison en lui faisant visiter l'hôtel de la cave au grenier.

La jeune fille ayant toujours vécu dans des milieux modestes et presque pauvres, était émerveillé d'un luxe qui lui semblait princier et se disait que pour faire face à de pareilles dépenses, le docteur devait posséder une fortune énorme.

Angèle le conduisit en dernier lieu aux chambres qui lui étaient destinées et qu'elle réservait pour la bonne bouche.

Marthe fut littéralement éblouie, car les pièces constituant son appartement personnel étaient de véritables merveilles d'élégance et de confortable.

Après s'être rendu compte de tout, la jeune fille prit la direction de la maison, mais en se réservant de recourir souvent à l'expérience d'Angèle et de lui demander des conseils, surtout lorsqu'il s'agirait de commander les repas, et de vaier les menus de manière à exciter l'appétit des convives.

Bref, chose rare ! les deux femmes s'entendaient à merveille et aucun nuage ne paraissait devoir s'élever entre elles, mais cette bonne harmonie ne pouvait enlever du cœur de Marthe les souvenirs où elle se complaisait avec une sorte de volupté douloureuse.

Dès qu'elle se fut retirée dans son appartement et qu'elle s'y trouva seule, elle se mit à pleurer, et ce ne fut qu'à une heure assez avancée de la nuit qu'elle put goûter un peu de repos.

Jacques et Pascal, quoiqu'ils se fussent couchés tard, s'étaient levés de bon matin, et causaient dans le cabinet du docteur.

Leur conversation roulait principalement sur les réclames éditées par les journaux du matin.

Ces réclames, très habilement faites et payées fort cher, assignaient une date fixe à l'ouverture de la clinique du docteur Thompson, spécialiste américain distingué, inventeur d'une méthode infailible pour combattre une maladie fléau de notre époque surmenée, l'ANÉMIE, et pour en triompher en fort peu de temps.

Le docteur Thompson, ajoutait la réclame, comptait à son actif des succès innombrables, et pas un seul insuccès à son passif.

Les articles dont Jacques avait donné le canevas et les formules scientifiques, et que Pascal avait rédigés avec une certaine élégance de style qui lui était naturelle, devaient produire une sérieuse impression sur le public parisien.

— Dans huit jours, dit Jacques, je recevrai mes clients, quel que soit le résultat de ce que nous allons tenter... Nous verrons ensuite à prendre un parti...